

Accueil > Société

Homosexualité à la campagne : loin des stéréotypes, un chercheur raconte les lieux de drague entre hommes

En 1982, Robert Badinter dépénalisait l’homosexualité. Le chercheur Adrien Le Bot a étudié les lieux de rencontres entre hommes, en milieu rural. Où la plupart ne s’identifient pas aux modèles dominants de la culture gay.



Les lieux de drague ? « Ce sont juste des endroits, comme des parcs ou des aires routières, où l’on rencontre quasi exclusivement des hommes, qui vont entretenir des rapports sexuels entre eux. » Photo Arthur Nicholas Orchard/Hans Lucas

Par **Valentin Chomienne**

Réservé aux abonnés

Publié le 06 octobre 2025 à 16h51

En 1981, Robert Badinter, nouveau garde des Sceaux, abolissait la peine de mort en France. En 1982, il soutenait la loi Forni (du nom d’un député socialiste) qui supprimait enfin la discrimination des homosexuels, héritée du régime de Vichy : quarante ans plus tôt en effet, en 1942, un texte avait établi que la majorité sexuelle était de 15 ans pour les relations hétérosexuelles... mais de 21 ans, âge légal de la majorité à cette époque, pour celles entre personnes du même sexe. Cette inégalité resta en vigueur durant des décennies, ce qui valut à plusieurs dizaines de milliers de personnes (entre dix et cinquante mille selon les études, et dans l’immense majorité des hommes) d’être condamnées, souvent à de la prison. Jusqu’à ce que, donc François Mitterrand soit élu à l’Élysée, et Badinter nommé au ministère de la Justice.

Où en sont aujourd’hui les mentalités sur les mœurs sexuelles ? Le contexte ne prête guère à l’optimisme. Le 1^{er} septembre, une directrice d’école, Caroline Grandjean, victime de harcèlement lesbophobe, s’est suicidée dans le Cantal ; en août, dans le Val-de-Marne, le repêchage de plusieurs cadavres dans la Seine semble mener sur la piste d’actes homophobes ; ces derniers mois, Nantes a aussi connu une série d’agressions à l’encontre d’homosexuels. Comment la société juge-t-elle à présent les relations entre personnes de même sexe ? Architecte de formation, le chercheur Adrien Le Bot, docteur depuis début septembre, auteur du livre *Tu cherches quoi ?* (Allia, 2025), s’est spécifiquement penché sur les lieux de drague, où des hommes, entre eux, peuvent vivre leur sexualité. Ils sont aussi nombreux que méconnus.

Pourquoi vous êtes-vous intéressé aux « lieux de drague » ?

J’aime ce qui semble impossible à dire. À notre époque, les débats sont de plus en plus dichotomiques, des oppositions se forment, comme entre hétérosexuels et homosexuels. Pourtant, quand on retourne à la réalité des pratiques, la frontière n’est jamais aussi étanche. Ainsi, je me refuse à parler des lieux de drague comme d’espaces homosexuels car en faisant cela, il serait difficile de comprendre ce qu’il s’y passe vraiment. Ce sont juste des endroits, comme des parcs ou des aires routières, où l’on rencontre quasi exclusivement des hommes, qui vont entretenir des rapports sexuels entre eux. Mais ces gens refusent d’être déterminés par cette partie de leur sexualité. D’ailleurs, dans les lieux de drague en ruralité, qui sont mon terrain d’enquête, j’ai entendu beaucoup de propos très critiques envers la culture gay, affiliée le plus souvent à la culture urbaine. Ce qui est en jeu, ça n’est pas tant la question de l’homosexualité que celles des masculinités.



Au cours de ses recherches, Adrien Le Bot a recensé pas moins de dix mille lieux de drague entre hommes. Editions Allia/SP

Quel public avez-vous observé dans ces lieux de drague ? Quelle réalité ces espaces reflètent-ils en France ?

Dans le cadre de ma thèse faite à l’université Paris-Saclay et à l’École nationale supérieure d’architecture de Versailles, j’ai étudié pendant sept ans, depuis 2018, des lieux de drague du Morbihan, où je suis basé, de Bretagne et du Nord-Ouest. J’y ai rencontré une grande diversité de profils. On y trouve des chasseurs, des agriculteurs, des banquiers... J’ai horreur de cette expression mais c’est vraiment Monsieur Tout-le-monde qui se rend dans ces endroits. À l’échelle du pays, il y en a dix mille, donc plus que de supermarchés, trois fois plus que de points de deal, six fois plus que de McDonald’s... Ça donne une échelle de ces désirs inavouables. Concernant le nombre d’hommes qui les fréquentent, c’est difficile à dire. D’après mes estimations, il y aurait un lieu de drague pour trois mille à quatre mille habitants. Certains sont peu visités, avec une trentaine de passages par jour. D’autres, même dans des espaces reculés, connaissent des flots continus d’allées et venues.

Mais, si les lieux de drague sont aussi largement répandus sur le territoire, pourquoi le fait de les fréquenter reste une pratique enfouie et dissimulée ?

Il existe une peur des stéréotypes chez les hommes qui vont dans les lieux de drague. Ces individus masculins qui pratiquent une sexualité entre eux ne veulent pas porter les stigmates du modèle hégémonique de l’homosexualité dans lequel ils ne se reconnaissent pas forcément. Il faut dire aussi que ces endroits font l’objet d’une publicité assez péjorative. Leur traitement médiatique impose une sorte de chape morale. Dans le cadre de ma recherche, j’ai étudié des coupures de presse et j’ai constaté que le champ lexical employé pour les évoquer relève de la perversion, de l’exhibitionnisme, etc. Je n’y ai pas retrouvé la réalité des lieux que j’ai observés et traversés. À notre époque, il existe un contexte au minimum malheureux. La haine et la répulsion sont alimentées, elles ne viennent pas de nulle part. De ma position, j’invite chacun à regarder la réalité des pratiques afin d’éviter de s’engluier dans des débats assez ignobles.

À lire aussi :

Michel Chomarat, ancien condamné pour homosexualité : “Je n’ai jamais eu honte”

Comment vous y êtes-vous alors pris pour étudier ces lieux où chacun semble vouloir cacher sa présence ?

Quand je suis arrivé les premières fois avec carnet et crayon, personne ne me répondait et je figeais le lieu. Il n’y avait alors plus rien à observer. J’ai donc dû raconter des histoires. J’ai incarné un certain nombre de personnages, je me suis fait passer pour un dragueur. Je disais que je cherchais, que je regardais, que je découvrais... J’ai ainsi pu obtenir des fragments, des petits morceaux d’histoire. Je les gardais en tête avant de les écrire dans ma voiture. Mais il faut savoir que tout est fiction dans les lieux de drague. Les hommes qui les visitent sont dans des logiques de dissimulation et d’érotisation. Je ne me suis donc pas interdit d’avoir recours à la fiction moi aussi, à partir du moment où mon matériau de base était partiellement fictionnalisé. C’est aussi ainsi que je suis arrivé à la forme polyphonique de mon livre. Je ne suis pas en capacité de dire où commence et s’arrête un lieu de drague alors j’ai laissé parler directement ceux qui les fréquentent.

Quarante ans après la loi dite de dépénalisation de l’homosexualité, défendue par Robert Badinter, qui sera panthéonisé le 9 octobre, qu’attendre aujourd’hui du politique au sujet des lieux de drague ?

C’est très utopique mais le politique ne doit pas faire du lieu de drague un sujet de division. Parler en s’appuyant sur des stéréotypes et des postures féodalise des positions sur lesquelles chacun finit par camper. On rentre alors dans des affrontements avec une impossibilité de dialogue. Il faudrait plutôt aller chercher ce qui nous rassemble là-dedans, sans réifier, simplifier ou globaliser ces espaces. Ce qui est difficile, c’est qu’on ne peut ni saisir ni traduire tout un pan de ces lieux de drague. Il y a, ici, comme une mise en échec de la parole car ces espaces sont en grande partie non verbaux. En définitive, pour réussir à dissenter sérieusement sur ce sujet, il est nécessaire d’en avoir une connaissance très fine... Sinon, il vaut mieux arrêter d’en parler.